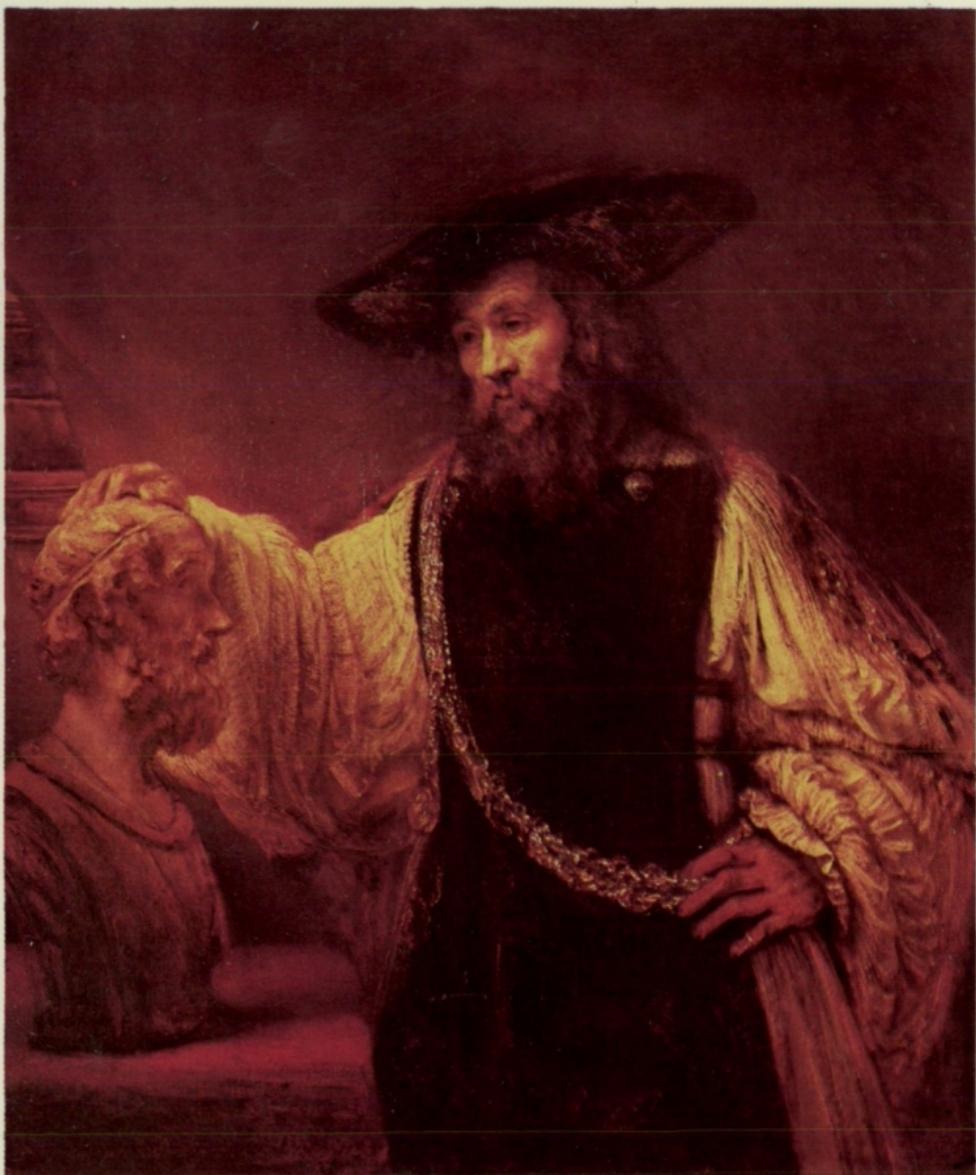


étienne souriau l'avenir de la philosophie



Extrait de la publication  **idées/gallimard**

•

© Editions Gallimard, 1982.

Extrait de la publication

Le 19 novembre 1979, Etienne Souriau s'éteignait, laissant inédits trois ouvrages auxquels il avait travaillé presque jusqu'à ses derniers instants. De L'art total, seuls existaient deux chapitres ; ils ont été publiés depuis dans le numéro spécial que la Revue d'esthétique a consacré à Etienne Souriau sous le titre « L'art instaurateur », et où figure sa bibliographie (Paris, U.G.E., 1980). L'acte poétique était très avancé, mais le dernier chapitre, en pleine transformation, n'a pas été mené à bout. L'auteur avait mis de côté ces deux livres pour terminer en priorité son testament philosophique, L'avenir de la philosophie. Il a eu le temps d'y mettre la dernière main et de terminer l'ultime révision du manuscrit deux mois avant sa mort. L'ouvrage est donné au public aujourd'hui.

L'avenir de la philosophie, par son titre même, forme le pendant, un demi-siècle plus tard, d'un des premiers ouvrages du même auteur, L'avenir de l'esthétique (Paris, P.U.F., 1929). C'est aussi la continuation de cette philosophie des philosophies dont Etienne Souriau avait déjà publié l'autre pièce maîtresse, L'instauration philosophique (Paris, P.U.F., 1939). Car l'analyse profonde du travail philosophique considéré en lui-même s'ouvre sur les philosophèmes à venir. « Philosophie totale », aussi : l'Aristote de Rembrandt médite sur le buste d'Homère, de même le philosophe des philosophies

doit prendre en compte, avec les philosophies spécialisées et professionnelles, toutes les « philosophies non techniques » (littéraires, poétiques) et même « non verbales » (celles de l'art, celles de l'action).

Ainsi un penseur d'une entière indépendance d'esprit, méditant sur la philosophie des philosophies dans toute son étendue, y voit se dessiner déjà l'ombre des philosophes futurs.

Anne Souriau

INTRODUCTION EN FORME D'AVERTISSEMENT

Je ne dirai pas comme J.-J. Rousseau¹ : « Je suis persuadé qu'il importe au genre humain qu'il respecte mon livre. » Non ; mais je suis persuadé qu'il importe au genre humain qu'il respecte quelques-uns des faits positifs que j'y expose. On ne se jette pas par la fenêtre d'un cinquième étage sans se casser la tête sur l'asphalte.

Qui de nous n'a rêvé une fois que dans son sommeil il découvrirait un truc facile pour s'élever dans les airs par sa seule volonté et s'y mouvoir agréablement ? Mais si, au réveil, persuadé de la valeur de sa découverte nocturne, il saute par la fenêtre pour en faire usage, mal lui en adviendra.

Et pourtant le jeune oiseau au bord de son nid fait cette expérience. Il se lance dans le vide et découvre son pouvoir d'avancer dans l'air sans tomber. Les hommes d'aujourd'hui font volontiers ce rêve de découvrir des pensers nouveaux, par quelque révolution de l'esprit qui les délivrerait du passé. Soit ; mais si, confiants dans leurs rêves, ils s'élancent inconsidérément dans la vie de l'esprit, leur tête est exposée à un choc mortel. Une voie nouvelle exige une nouvelle sagesse. Qu'on songe au mythe gnostique de la Jeune Sophia, accueillie au

1. Dans le texte intitulé : *Mon portrait*, donné en appendice aux *Réveries du promeneur solitaire* (dans l'édition Gallimard, 1965).

Plérôme où l'on s'aperçoit qu'elle n'est autre que la Vieille Sophia égarée, qui rajeunie retrouve sa place.

Au fait, si le jeune oiseau réussit son premier vol, c'est qu'il n'est pas vraiment premier. Il a derrière lui un immense passé, remontant jusqu'à l'archéoptéryx de l'ère secondaire, le premier reptile qui s'est élancé dans les airs. Son jeune vol s'appuie sur une antique sagesse.

Ce petit apologue liminaire doit permettre au lecteur de comprendre le livre qu'il a entre les mains. On cherche à y discerner l'avenir de la philosophie. Entendez bien qu'il ne s'agit nullement d'écrire la philosophie de l'avenir. C'est-à-dire d'exposer, comme on parlerait en rêve, une philosophie plus ou moins nouvelle à laquelle on promettrait, avec enthousiasme, l'avenir. Nous gardant de tout enthousiasme, nous avons essayé de discerner quels problèmes seraient vraisemblablement au premier plan de la recherche philosophique, dans un avenir assez proche pour être prévisible ; et entre quelles limites se placeraient les solutions proposées pour ces problèmes.

Plus encore que de l'enthousiasme, nous nous sommes gardé du millénarisme, cette tendance si humaine et si puissante qui pousse à penser qu'on est à la veille du Définitif et du Dernier Jour, et que Demain c'est Pour Toujours. Or, une chose est sûre, c'est que si l'humanité doit vivre jusqu'à l'an 2000, elle fera des progrès entre 2001 et 2999. Qui, en ces temps 2999, considérera les pensées humaines de l'an 2000 les verra préparatoires, imparfaites et dépassables : nous ne nous sommes pas dissimulé ce caractère de l'avenir proche et prévisible.

Enfin, troisième point important (celui peut-être où le lecteur aura le plus de peine à nous suivre), nous avons senti sans cesse la nécessité de nous dégager de ce qu'il faut bien appeler le clapotis de la conjoncture. Hier à seize heures, entre la rue Cujas et la rue Saint-Benoît on poussait tel cri. Le mois dernier, aux vitrines de la librairie Mac Millan, à New York, tel livre apparaissait. Qu'il est naïf de dire : « Voilà l'actualité ; voilà le fait nouveau ; voilà l'indice de l'avenir. » En réalité, ces faits

ne peuvent être interprétés quant à l'avenir que si on les replace dans une évolution dont la courbe, pour être significative, doit être envisagée peut-être depuis 1830, ou plus haut encore, et où ils peuvent ne constituer qu'une petite anomalie locale. Peut-être encore, pour bien comprendre cette anomalie et discerner son degré d'importance, faut-il prendre en considération tout le mouvement de pensée qui part de Chancelade ou de Cro-Magnon pour traverser Athènes, Jérusalem, Florence, Paris, New York et Moscou.

Qu'on permette encore une parabole : deux hommes sont emportés à travers la tempête sur une caravelle. L'un, attentif à la barre, prend garde à telle vague qui, à quelques brasses de distance, est prête à frapper dans quelques secondes la proue à tribord. L'autre, dans la chambre aux cartes, calcule à quel endroit se trouve le vaisseau sur la trajectoire du cyclone qui l'enveloppe sur une aire de plusieurs centaines de milles. Le premier de ces deux hommes est-il le seul à faire attention à l'actualité, au réel ?

Voilà pourquoi le lecteur ne doit pas s'étonner de voir un livre consacré à calculer l'avenir de la philosophie être si attentif à son passé.

Qu'est-ce qu'une utopie ? C'est un futur entièrement indépendant de tout passé.

Nous nous sommes mis sévèrement en garde encore contre l'esprit d'utopie. C'est d'ailleurs, nous n'en doutons aucunement, ce qu'on blâmera généralement dans notre ouvrage.

Quel remède y apporter ? Rien d'autre que de lui dire : « Va donc, mon livre, et choisis tes lecteurs. »

LIVRE PREMIER

*Considérations
méthodologiques*

CHAPITRE PREMIER DE LA PRÉVISION

Connaître une comète, c'est savoir dans combien d'années elle reviendra. Connaître Socrate, c'est savoir qu'il doit mourir à soixante et onze ans du poison judiciaire. Connaître Hitler, c'est savoir qu'il se suicidera dans Berlin en flammes.

Savoir ce qu'est la philosophie, c'est savoir jusqu'à quel point elle est périssable, et si son destin, à l'aurore du XXI^e siècle, est de disparaître ou d'être en pleine action.

Or il n'y a pas de connaissance intuitive du futur. De quelles ressources positives dispose sa connaissance discursive ? Exactement cinq :

- 1^o Prévision étiologique,
- 2^o Prévision ordinale,
- 3^o Prévision symptomatique,
- 4^o Prévision endoscopique,
- 5^o Prévision eschatologique.

1^o La prévision étiologique est celle qui, connaissant à fond le fait actuel et les lois qui le régissent, calcule les conséquences immanquables. Elle est inopérante ici, car on ignore aussi bien les lois qui régissent l'évolution collective des idées que la nature et l'état présent total des forces qui déterminent l'évolution des idées philosophiques. Toute prétendue prévision étiologique en philosophie est une imposture.

2^o La prévision ordinale est d'un emploi constant

dans la vie pratique. Il suffit au pêcheur breton qui ne saurait calculer les heures des marées de savoir qu'elles avancent à peu près de 45 minutes par jour. On confond souvent (et bien à tort) cette prévision avec l'étiologique. La prétendue « loi des trois états » (Turgot, Auguste Comte) est purement ordinale. La discipline qu'on appelle prospective fait état de ce genre de prévision, avec la notion de « séquence de conjoncture ». Cette démarche, très aléatoire, ne peut servir ici qu'avec de grandes précautions. Une chose en tout cas est sûre : elle exige la recherche et la constatation de véritables consécutions ; c'est-à-dire non pas d'un grossier *post hoc*, mais du trajet précis d'une fibre événementielle, qui peut mener d'une pensée à une autre à travers une apparence disparate. D'Athènes à Londres, certains chemins d'idées passent par Florence. De Schopenhauer à Nietzsche, le chemin passe par Richard Wagner.

3° La prévision symptomatique est plus féconde. Elle est très proche de la prévision ordinale. Soit en médecine le complexe nosologique de scarlatine. Certaines taches au pli du coude y constituent des symptômes ; mais c'est moins parce qu'elles apparaissent d'abord que parce qu'elles se constatent plus aisément que d'autres données concomitantes du complexe.

Dans les concomitances que comportent les grands complexes humains, les catastrophes, les révolutions, attirent bien plus l'attention que les événements philosophiques. Thomas d'Aquin rédigeait sa *Somme contre les Gentils* tandis que se déroulait la septième croisade ; Kant mourut l'année du couronnement de Napoléon. Ce n'est pas l'événement philosophique qui a le plus attiré l'attention.

Pour la prévision symptomatique, il n'est pas nécessaire qu'il y ait consécution événementielle directe : il suffit que les faits soient suffisamment solidaires dans un même grand complexe, avec quelque avance de l'un sur l'autre. A certains égards, le temple de Sounion était un symptôme prémonitoire de la philosophie de

Socrate, et l'*Eva prima Pandora* de J. Cousin annonçait le *Discours de la méthode* de Descartes. Bien maniée cette recherche des symptômes peut être bien utile à notre projet.

4° La prévision endoscopique, analogue à une extrapolation, consiste à se mettre en pensée à l'intérieur d'un mouvement d'idées pour en vivre intérieurement et en prolonger la trajectoire. C'est une transposition subjective et qualitative des démarches étiologique et ordinale. Il se peut que cette démarche, dans l'esprit d'un homme de génie, donne lieu à d'importantes intuitions. Mais en fait, ceux qui l'ont maniée ont toujours cherché pour eux-mêmes un milieu de pensée propice et habitable, plutôt qu'une voie objectivement tracée. C'est ce qu'on constate aisément en scrutant par exemple l'*Avenir de la Science* d'Ernest Renan ou bien l'*Avenir de l'Intelligence* de Charles Maurras. Pour être vraiment efficace, cette méthode exige un grand effort d'abnégation. Que le lecteur veuille bien s'en souvenir, pour comprendre l'usage que nous en ferons parfois. Elle force à avoir le courage, le cas échéant, de prévoir ce qu'on n'approuve pas. Le lecteur nous excusera donc de lui répéter à plusieurs reprises que nous ne lui proposons pas, comme un buccinateur au début d'un triomphe, une « philosophie de l'avenir » à la façon par exemple de J.-M. Guyau annonçant l'*Irréligion de l'avenir*. Bien au contraire, nous cherchons à discerner l'avenir de la philosophie même sur les points où cet avenir est confus et peut-être même contradictoire. A telles enseignes que par exemple il nous arrivera plus d'une fois d'indiquer les endroits contentieux où semblent devoir se produire les plus intenses conflits d'idées et les chocs doctrinaux les plus rudes.

5° Enfin la prévision eschatologique est celle précisément que nous refusons d'employer. Quand Leibniz annonçait l'immanquable advenue du « Royaume de Dieu », il était dans son droit de philosophe, parce que cette thèse était inhérente à sa philosophie, et cheville

ouvrière de son système. Quiconque discute son système est obligé de discuter cette thèse. Mais il serait sorti de la philosophie s'il avait prétendu appuyer son système sur cette thèse, à titre de croyance pieuse. Gardons-nous de nous appuyer sur un acte de foi envers un système, pour lui promettre l'avenir. Là encore, un sérieux effort d'abnégation est indispensable à l'entreprise que nous tentons.

Si nous avons tenu à détailler ainsi les ressources dont nous disposons, ce n'était pas seulement pour montrer que cette entreprise est praticable, ou pour montrer les dangers qu'il faut éviter; c'était surtout pour faire voir de quelle précise anatomie du fait philosophique dépend entièrement sa fiabilité.

CHAPITRE II

ESQUISSE PRÉLIMINAIRE

Cette anatomie de la philosophie qui doit nous servir de base suppose un coup d'œil liminaire extrêmement large susceptible de saisir la chose philosophique aussi bien dans la *Monadologie* de Leibniz ou dans les *Ideen* de Husserl que dans la *Tempête* de Shakespeare, dans le *Parsifal* de Wagner, ou dans les Rites agricoles des Dogons.

Certes le noyau solide qui donne consistance et aspect concret à cet ensemble, c'est le groupe des livres qui ont été de tout temps considérés comme en quelque sorte professionnellement philosophiques, tels que le *Timée* de Platon, la *Métaphysique* d'Aristote, le *Discours de la méthode* de Descartes, ou l'*Introduction à la philosophie* de Jaspers. Sous cet aspect technique et livresque, se présente à nous en quelque sorte une philosophie en forme de bibliothèque. On peut se mettre en garde contre cet aspect, mais il a du moins ce

mérite d'être typique et situé. Que si quelqu'un proteste contre son emploi comme critère en le disant passéiste et en invoquant les droits d'une philosophie nouvelle, nous observerons que, toute nouvelle qu'elle soit, encore faut-il qu'elle se justifie comme étant une philosophie, ce qu'elle ne peut faire qu'en donnant sa référence. Ce qui est exigible de l'idée liminaire, c'est qu'elle soit ouverte à ce qu'elle doit accueillir, venant du dehors.

Donnons donc de la philosophie une définition purement provisionnelle, nettement applicable au référentiel livresque, mais extensible au point de pouvoir convenir même à des mœurs ou à des institutions. Appuyons-nous sur les trois propositions liminaires que voici, à charge de les justifier progressivement au cours de notre enquête.

1° La philosophie est une culture.

2° Cette culture est la résultante monumentale d'un effort constructif visant à adapter l'intégralité de l'homme à la totalité de l'être.

3° Cette adaptation a pour acte l'instauration d'un certain point de vue sur l'être.

On peut réunir l'essentiel de ces propositions dans celle-ci, largement complexe :

La philosophie est l'art de donner à l'ensemble de la représentation un ordre tel, qu'on soit avec ce qu'elle représente dans une relation d'égalité et d'équilibre.

Par cette définition qui, je le répète, est tout heuristique et à justifier, nous répondons à trois desiderata difficiles à concilier : donner à la philosophie une base référentielle ; lui assurer une extension véritablement cosmique ; la différencier nettement de ce qui doit en être distingué.

Toute représentation qui se veut totale est vulnérable. Les esprits malingres n'osent l'accueillir et se réfugient dans une minoration du réel. L'attitude du philosophe s'en distingue par tout ce qu'elle comporte d'audace et presque de révolte.

Car c'est une immense audace de se poser soi-même

comme contrepoids d'une représentation cosmique totale. Dans l'attitude inverse, loin de s'opposer ainsi en pensée à l'être, on se confie à lui en quelque sorte filialement, on s'y abandonne pour s'y fondre. Mais c'est là une attitude toute religieuse. La philosophie s'en distingue par cette volonté équilibrante, cette volonté de traiter comme d'égal à égal avec la totalité de l'être.

Donnons un exemple du bien-fondé de ce critère. *Les Méditations chrétiennes* de Malebranche sont-elles légitimement reçues dans le corpus philosophique, malgré leur référence religieuse ? Oui, parce que Malebranche prend son quant-à-soi philosophique dans sa théorie de la conscience, qui a pour but de montrer comment on peut penser Dieu, c'est-à-dire l'être absolu, sans y être aussitôt absorbé et anéanti comme une goutte d'eau dans la mer. Savoir s'il a raison ou non, c'est une tout autre question : le fait est qu'il prend ainsi son image de marque comme philosophe.

Et par cette insistance sur l'adaptation intégrale à la totalité de l'être, la philosophie prend aussi sa distance (chose très délicate) par rapport à la science. Nous aurons souvent à y revenir et à justifier ce point. Notons brièvement dès maintenant que la science techniquement trie dans la réalité et considère exclusivement ce qui constitue le « fait scientifique », lequel est général et quantitatif. L'individuel et le qualitatif, qui sont pourtant des faits, lui sont négligeables. C'est d'un autre point de vue qu'ils sont saisis.

Notre critère enfin répond en sens inverse à la condition d'accueillir au corpus philosophique des données étrangères pourtant à cette technicité professionnelle qui constituait son noyau. Si par exemple dans l'histoire philosophique de l'idéalisme, entre Edmund Spenser et Berkeley ce corpus peut prendre en considération *la Tempête* de Shakespeare, c'est qu'il est possible de la considérer comme un fait philosophique. On le légitime aisément, en rappelant comment le poète, après avoir posé que nous sommes de la même

étoffe dont sont faits les rêves, affirme la nécessité d'être pourtant plus fort que le rêve, par le refus que fait Prospero de rendre la liberté à Ariel tant que l'œuvre entreprise n'est pas accomplie.

Mais il est inutile d'esquisser davantage ce qui devra être montré longuement. Nous allons prendre nos précautions contre toute extension abusive de la philosophie en commençant l'étude de son anatomie par les philosophies professionnelles et techniques de la tradition ; ce qu'on fera en classant les aspects divers de la philosophie.

CHAPITRE III

PRÉSENCES DE LA PHILOSOPHIE

Les fastes de la philosophie s'éploient, nous le savons, processionnellement en quelques centaines de milliers de livres, dont, à dire vrai, à peine une centaine sont triomphaux, mais dont la masse fait cortège. Il faut considérer ici moins tel ou tel volume que tel philosophème. Le philosophème cartésien, ce n'est pas le *Discours de la méthode* isolé, c'est tout l'ensemble des œuvres du philosophe, accompagné des principaux commentaires dont la postérité l'a enrichi.

Ces philosophèmes écrits sont la première tranche à considérer parmi les présences de la philosophie.

Ce mode de présence a ses avantages et ses inconvénients. Avantages : présence nette, positive, élaborée et fixée. Annexée peut-être. Certains diront sclérosée. Autre inconvénient : sa technicité. La plupart de ces œuvres sont œuvres de professionnels. Et quels ? Moins philosophes que professeurs, universitaires. A peu près tous de nos jours. Et c'est vrai aussi au Moyen Age comme Et. Gilson l'a remarqué. Ils ont des soucis de carrière. Peut-on oublier que certains (les *Données*

dépassés sans être vus ou examinés), on peut et doit supposer qu'elles sont propres à entraîner des querelles indéfinies, sans progrès. Mais en tant que ce sont des propos pensés et structurés, ils sont susceptibles d'une discussion positive.

Le premier propos, le scientisme au sens qu'on vient de dire, doit compter parmi les ennemis de la philosophie. Nous l'y retrouverons en temps utile.

Le second, qui laisse place à la spéculation philosophique, lui interdit du moins l'usage de la notion de vérité dans toute affirmation positive étrangère au fait scientifique.

La troisième (et c'est ce qui intéresse ici la progression de notre étude sur le fait philosophique) est susceptible d'une critique rationnelle et d'une étude de fait. Ce que lui objectent ses adversaires, c'est que la science fait de l'idée de vérité un usage pour ainsi dire dévorant. Le postulat scientifique, en tant qu'il est antiphilosophique, c'est que le fait scientifique n'a pas de résidu positif. Or c'est là une affirmation susceptible d'un examen épistémologique serré. Et le postulat scientifique ne résiste pas à un tel examen.

CHAPITRE IX

DES LIMITES POSITIVES DU SAVOIR SCIENTIFIQUE. DU FONDEMENT DE L'INDUCTION

Qu'est-ce que l'esprit scientifique ? C'est une ferme résolution de ne prendre en considération qu'une partie de la réalité, ou du moins qu'une partie des données de l'expérience.

En d'autres termes, la science n'est pas indistinctement dévoratrice. Elle choisit.

Ce n'est pas une opinion dépréciative, loin de là. On

n'accuse pas la science d'avoir des œillères ; on constate historiquement la progression opiniâtre, heureuse et bien récompensée de la science dans cette limitation de ses prises en charge. C'est ce que montre clairement l'examen du grand problème du fondement de l'induction.

Une réponse souvent faite, bien que naïve et irréfléchie, consiste à dire que ce fondement, c'est le déterminisme universel. Idée naïve, parce qu'elle se contente d'établir une sorte de lien moral vague et en quelque sorte atmosphérique entre la croyance déterministe et les affirmations de la science. Irréfléchie, parce que — sans mettre en question le bien-fondé de ce déterminisme — il est impossible d'en tirer une justification rationnelle de l'opération inductive. Loin de la justifier, il la déconseillerait plutôt. Le déterminisme consiste dans la double affirmation, premièrement qu'un phénomène est totalement déterminé dans sa teneur par la totalité de ses causes, deuxièmement que les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets. Or il est évident que le même ensemble complexe de causes ne se reproduit jamais identiquement. L'ébullition de l'eau pratiquée le 2 décembre 1976 dans un laboratoire de la rue d'Ulm par un licencié en sciences physiques et celle pratiquée par la cuisinière du restaurant voisin le 3 janvier 1979 diffèrent par un grand nombre de circonstances. L'affirmation scientifique de la loi, loin de prendre en charge l'ensemble de ces circonstances, en élimine au contraire une quantité. Le savant assure que ni le jour de la semaine ni l'âge de la cuisinière, ni les diplômes universitaires du physicien n'interviennent dans la loi du phénomène ; qu'il suffit de prendre en considération la composition chimique du liquide, la pression atmosphérique et la température ; et que ces facteurs *choisis* interviennent *seuls* pour définir la forme constante du phénomène dans ces deux exemples.

La démarche de pensée est justifiée ainsi du fait